

Charles Juliet

L'Année de l'éveil

Récit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Bien des années ont passé. Oui. Bien des années. Mais cet enfant que je fus, il continuait de vivre en moi, ressassant ce dont il n'avait jamais pu se délivrer, et étouffant ma voix. Un jour, le besoin m'est venu de lui retirer son bâillon. Sans plus attendre, il s'est alors emparé de ma plume, de mes mots, et au long des nuits, heureux de pouvoir enfin laisser son cœur se débrider, il m'a fait revivre son histoire...

Tout a commencé ce matin d'octobre. Eux, les cent vingt élèves de la compagnie, ils sont au réfectoire, en train de prendre le petit déjeuner. Moi, je suis seul dans le couloir, appuyé de l'épaule contre un mur, et je pleure. Notre chef de section m'aperçoit, et il veut savoir ce qui s'est passé. Je me refuse à le lui dire, de crainte qu'il ne punisse les coupables. Mais il insiste, et à travers hoquets et sanglots, je dois lui apprendre que chaque matin, c'est la même chose. À la demande de l'aumônier, je vais servir la messe, et quand j'arrive au réfectoire, avec un peu de retard, les autres ne m'ont rien laissé. Mon quart de café, ma mince tranche de pain et ma sardine ont été raflés, et ensuite, il me faut attendre jusqu'à midi avant de pouvoir calmer ma fringale. Mais si je pleure, ce n'est pas parce que j'ai faim et vais trouver la matinée interminable. C'est en raison de leur égoïsme, de leur indifférence à ce que cet acte entraîne pour celui qui en est la victime. Des onze

camarades avec lesquels je prends mes repas, il n'y en a pas eu un seul pour me garder ma part, et cela me meurtrit, me blesse, fait de moi un exclu.

Le sergent-chef me console et m'emmène aux cuisines. Là, on m'offre du café sucré, du pain à volonté et une tablette de chocolat. Et tandis que dans la cour centrale se déroule la cérémonie aux couleurs, j'engloutis goulûment tout ce que je peux. Quand je quitte les cuisines, je remarque que depuis un mois que nous sommes rentrés, c'est la première fois que j'ai mangé à ma faim.

Deux jours plus tard, alors qu'il passe l'appel avant l'extinction des feux, le chef m'apprend qu'il m'invitera chez lui le dimanche suivant, et le lendemain, il me fait rédiger une demande de permission. Il viendra me chercher à la caserne à dix heures et m'y reconduira à dix-sept heures. Tous les permissionnaires doivent être impérativement de retour à cette heure-là, afin d'assister à la cérémonie aux couleurs et de se rendre ensuite en salle de classe pour l'étude.

Les jours suivants, je suis dans un état de grande excitation. Pour chaque élève, le chef de section a une importance considérable. C'est avec lui que nous avons le plus de rapports, et c'est de lui, d'une certaine manière, dont dépend la vie que nous menons à l'école. S'il est bon, compréhensif, nous considère non comme des militaires d'active mais comme des enfants, notre existence n'a rien d'insupportable. Mais s'il est à cheval sur le règlement, ne cesse de nous harceler, se montre enclin à punir, alors tout change. Chaque rassemblement, chaque exercice, chaque revue de casernement est vécue dans l'angoisse. Un bouton de veste perdu,

un brodequin auquel il manque quelques clous, un lit dont la couverture n'est pas impeccablement tendue, peuvent déclencher toute une histoire, avoir des effets imprévisibles.

C'est ma seconde année à l'école, et l'année dernière, notre chef appartenait à une autre compagnie. Je n'avais jamais eu affaire à lui, il n'avait jamais eu l'occasion de me remarquer, mais c'était un homme que j'aimais. Je l'aimais et je l'admirais. Chaque fois que je l'apercevais dans la cour, j'en éprouvais du plaisir, et souvent, je m'arrangeais pour pouvoir le croiser et le saluer. Il me paraissait différent des autres sous-officiers. La preuve, c'est qu'il était le seul à porter des chaussures de l'armée américaine, de belles chaussures souples, au bout rond et dont la tige se prolongeait pour former des guêtres à l'intérieur desquelles était glissé le bas du pantalon. Il avait aussi une démarche particulière, chaloupée, et à plusieurs reprises, je m'étais surpris à marcher en l'imitant. Mais si je l'admirais, c'était surtout à cause de son faciès de boxeur, et parce qu'il avait été champion de France militaire dans la catégorie reine des poids moyens. Je n'ai jamais osé le questionner à ce sujet, mais je compte bien le faire à la prochaine occasion.

Après une nuit coupée d'insomnies, je vois enfin le jour se lever, et je suis debout bien avant que retentisse la sonnerie du clairon. J'ai vite fait de plier mes couvertures, de ranger mon paquetage et de me débarbouiller. Au retour du réfectoire, je donne un dernier coup de chiffon à mes boutons, un ultime coup de brosse à mes brodequins et j'endosse ma tenue. La veille, avec beaucoup de soin, j'ai placé mon pantalon sous mon mate-

las, et je suis content de voir que les plis en sont impeccables. Une dizaine de camarades se pressent autour de moi, et chacun y va de son conseil et de son commentaire. Mais je suis trop absorbé et trop tendu pour pouvoir bavarder avec eux.

Dès neuf heures, en gants blancs, le béret convenablement incliné sur l'oreille, je suis en faction près du poste de garde. Par crainte de casser les plis de mon pantalon, je m'abstiens de faire les cent pas, et je reste là, immobile, les jambes raides, tourné vers le porche où mon chef va bientôt apparaître.

Au début, penchés aux fenêtres, ils sifflent, me hèlent, me lancent des plaisanteries, et leur comportement me plonge dans la plus totale confusion. Puis ils se lassent, et je peux enfin être tout à mon attente.

Elle me paraît interminable. Mon chef n'arrive qu'un peu avant midi. Il est soudain devant moi, le sourire aux lèvres, sa main posée sur mon épaule. Il ne parvient pas à me tirer de ma stupeur. C'est la première fois que je le vois en civil, et j'ai du mal à le reconnaître.